

PIERRE GASCAR

LA GRAINE

roman

nrf

GALLIMARD



LA GRAINE

ŒUVRES DE PIERRE GASCAR

nrf

LES MEUBLES.

LE VISAGE CLOS.

LES BÊTES, *suivi de* LE TEMPS DES MORTS.

LES FEMMES.

CHINE OUVERTE.

LA GRAINE.

PIERRE GASCAR

LA GRAINE

roman

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

Cinquième édition

Extrait de la publication

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
soixante-treize exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-
Navarre dont soixante-sept numérotés de 1 à 67 et
six, hors commerce, marqués de A à F.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1955.*

C'était un de ces bourgs de plaine situés loin des grands axes de communication et dont les carrefours distribuent des noms de villages secrets, un bout de route blanche près de laquelle une scierie rônfle, dans la chaleur du jour.

On ne s'y arrêtaît guère que pour quêter des destinations lointaines et retrouver, inscrite sur les panneaux indicateurs d'email bleu, la promesse des peupliers du large près d'un coude de l'eau.

Il me semblait que je m'y étais arrêté pour toujours. Les étés suivaient les étés. Vers septembre, on commençait d'espérer les pluies, l'âtre, les journées brèves puis, l'hiver à peine entamé, l'attente du soleil revenait, un rêve né du feu de bois dans

la maison obscure, un rêve dont, d'abord, on avait les mains pleines. Et revoici l'été.

Il était ma saison. Je connaissais des rues si étroites que les deux bords de l'ombre courte de midi manquaient de peu de s'y rejoindre et où l'on n'apercevait du ciel, au-dessus de soi, qu'une longue et mince raie bleue que le zinc des gouttières soulignait d'un vif éclat de lame.

Au vrai, cette partie plus sombre de la ville pavée de cailloux de rivière et où les maisons avaient gardé leurs encorbellements médiévaux, je ne l'ai connue qu'assez tard comme je n'ai connu qu'assez tard les carrefours blancs de midi, les petites places où le bord de l'ombre des platanes agités par un vent qu'on ne sent pas en bas danse comme l'ombre d'une balance.

Les premiers temps, nous habitons une maison à un étage sur le champ de foire, à l'entrée de la ville. Par derrière, la maison donnait sur des jardins potagers au delà desquels s'élevait une longue église de briques ocre. L'abside datait d'une époque plus reculée et opposait la couleur de la pierre au reste de l'édifice. Du lierre la masquait à demi.

Sans doute le loyer trop élevé ou quelque exigence du propriétaire amenèrent-ils mon oncle et ma tante qui m'avaient accueilli lors de la disparition de ma mère, à s'établir dans une de ces rues étroites et mal pavées où l'on entrait chez soi en descendant deux marches. De ce jour, je commençai de découvrir la ville.

Je venais d'avoir dix ans. L'époque des grandes vacances venue, la plupart de mes camarades d'école se louaient à des paysans ou se livraient à l'équeutage des haricots verts pour le compte d'une usine de conserves. La maigre pension que, de Paris, mon père envoyait à mon oncle pour mon entretien me dispensait de ces besognes. Il restait à se pourvoir d'argent de poche. Nous vivions chichement. Je n'avais de dessert que le dimanche : deux petits gâteaux secs que je trempais dans un doigt de vin pur.

Un été, je m'associiai à un garçon de mon âge pour ramasser dans les tas d'ordures de la ville les noyaux de pêches que l'agent d'un pépiniériste nous achetait au cent.

C'est ainsi que je découvris la ville. Mon

camarade dont les parents étaient encore un peu plus pauvres que les miens la connaissait depuis longtemps jusque dans ses secrets. Le métier aussi lui était familier. Il me l'enseignait sans beaucoup de paroles, avec des gestes prompts : il m'enseignait la hâte. Nous partions à l'heure de la sieste, bien avant que l'homme de la voirie avec son tombereau se soit mis en chemin.

C'était l'heure où dans les rues et sur les places, le court auvent des toits ne vous protège pas plus du soleil qu'il ne vous protège de la pluie, les soirs d'hiver. Nous remuions, à l'aide d'un bâton, les tas d'ordures placés près des maisons. Des essaims de mouches s'en élevaient. J'appris à détester les pêches mâles dont la chair adhère au noyau, à apprécier les pêches femelles qui ne viennent qu'à l'époque des vendanges et dont les noyaux d'une netteté de corail étaient rares encore en ces jours brûlants.

Parfois le fruit, moisi dans un compotier où on l'avait oublié, était entier. Nous devions l'écraser sous notre pied pour en extraire le noyau. Le jus de la pêche mouil-

lait la toile de nos espadrilles. Les mouches nous suivaient. Des pieds à la tête, nous étions tout fruit, mais fruit meurtri, à l'odeur déjà pourrissante, parcourue d'un morne vrombissement. Les pêches m'apprenaient la mort.

Nous placions les noyaux dans de grandes boîtes de fer-blanc qui avaient contenu des confitures. Nous leur avions confectionné des anses de fil de fer. C'est à des seaux semblables dont ils étaient munis que nous reconnaissons nos concurrents. Les rencontres se produisaient, d'ordinaire, derrière les cuisines des deux restaurants de la ville.

Parfois, nous venions trop tôt. Des voyageurs de commerce riaient dans la grande salle enfumée, sous des réclames d'apéritifs. On n'avait pas encore sorti les déchets du repas et certains de nos concurrents, plus audacieux que nous, allaient les mendier à la fenêtre de la cuisine. D'autres fois, une grosse femme venait les renverser au milieu de nous et donnait le signal des désordres. Nous étions trop nombreux pour pouvoir nous côtoyer, bâton en main, autour du petit tas d'immondices. Aussi

l'un de nous prenait-il le parti de l'éparpiller d'un coup de pied, soulevant un nuage de cendres. Depuis la fenêtre, la grosse femme nous injuriait en brandissant une louche. Je courais au loin, derrière une pêche qui roulait, une pêche molle et ternie de moisissure, un des fruits gris de mon été.

Ainsi amorcée, la rivalité allait se prolonger tout le jour et provoquer de silencieux conflits à travers la ville endormie. Sa topographie m'était devenue assez vite familière. Par de subtils mouvements tournants, nous remontions vers les endroits les plus habités de la ville, le long des maisons, dans la marge étroite de l'ombre où des chats étaient étendus, pattes jointes, sur le flanc, comme des bêtes prises et soupirantes et, marchant vite dans nos espadrilles souillées, nous gagnions d'autres tas d'ordures blanchis de cendres, couronnés de bourdonnements.

Nous avions chaud, nous ne parlions pas. Venant de Paris, j'intimidais mon camarade. Mon habileté dans notre besogne semblait l'inquiéter. Il s'étonnait à voix haute que je sois passé si vite sur le dé-

goût. Nous ne parlions jamais de la honte. Parfois, une femme, avant de rentrer dans sa maison, restait immobile, un instant, à nous regarder, les yeux plissés dans le soleil et nous nous éloignons un peu plus vite du tas d'ordures, en sachant que nous ne l'avions pas remué, cette fois, jusqu'au fond.

Notre ardeur à la tâche nous repossédait bientôt. Je disais : « Je vais boire. » Nous étions devant une pompe à bras. Mon camarade manœuvrait le levier et l'eau tapait dans ma bouche comme une pierre froide, éclaboussait mes pieds. Mon camarade buvait à son tour puis, rempoignant nos seaux, nous courions vers d'autres fruits mangés et d'autres brasiers morts.

Souvent, nos concurrents nous avaient devancés. L'image de la dévastation, des cendres répandues se superposait à celle des déchets, des débris qui, mis en tas, figuraient pour nous une riche intégrité. Aussi méprisable qu'il fût, notre bien pouvait encore être pillé. Que l'homme de la voirie avec son tombereau débouchât juste à ce moment et nous essuyions sans raison ses injures. Deux coups de pelle auraient

suffi à enlever le tas tandis que maintenant, par notre faute, il fallait qu'il sorte son balai.

C'est ainsi que je découvris la ville, à l'heure la plus déserte, la plus brûlante : à l'heure du lépreux.

J'appris à connaître les bornes contre lesquelles de vieilles femmes renversaient des bassines d'ordures. Elles repartaient, une main sur la hanche et un chat roux traversait le soleil vers le butin répandu où, vorace, brûlant, il allait fouiller longuement avec des yeux rapetissés par la lumière, des yeux d'herbe. J'appris à connaître les cours bleuies de figuiers avec, venue d'un cellier profond, une toux d'homme, les places, celle qui entourait l'église où l'on ne déposait jamais rien et où, brusquement incertains de la direction à prendre, nous restions un instant immobiles, démunis et suants dans l'innocence du soleil. Un chien pelé et fou passait près de nous et, l'échine tordue, se rejetait d'un saut hors de son ombre.

Nous repartions et, courant au ras des maisons, nous nous enfoncions dans les rues étroites où nous portions, avec nos visages empourprés, un tel air d'urgence que, tiré de sa torpeur, un homme au visage barré d'une moustache noire venait sur son seuil et, après notre passage, restait là à se frotter la joue dans l'étonnement de sa vérité reconquise.

Le milieu de l'après-midi nous trouvait à la porte de la ville, près de tas d'ordures déjà éparpillées par nos concurrents. Nous nous asseyions sur un talus d'herbe blanche de poussière. Nous soupesions nos seaux, il s'en dégagait une odeur sucrée, nos doigts étaient noirs et poisseux. Nous nous essuyions le front du revers de l'avant-bras, comme des ouvriers. Nous nous regardions sans amitié et sans haine : il était entendu que nous ne partagions pas. Assis près de moi et silencieux, mon camarade me mesurait du regard avec un triste émerveillement. Je le valais, maintenant. Le soleil déclinait. Nous regagnions le centre de la ville en prospectant de la pointe d'un bâton négligent les tas d'ordures des quartiers les plus déserts et les plus pauvres

d'où ne montait qu'une sèche odeur de souris. Nous étions las.

C'était déjà l'heure où dans les grands platanes dont le tronc s'écaille les oiseaux recommencent à bruire, où les femmes reviennent près des fontaines et renouent avec elles un marmonnement grossi des siestes, des heures ardentes passées et des soupirs maintenant lointains de l'homme, l'heure des charrois des champs, l'heure des prémices de l'orage du soir, parfois. Nous avons soif, nous avons faim. C'était l'heure où nous rêvions de pêches mûres.

Près de la pompe à bras de la place du Marché-aux-Oies, nous buvions quelques gorgées d'eau glacée et nous lavions nos mains. Puis nous emplissions d'eau nos seaux. Les noyaux qui surnageaient n'étaient bons qu'à jeter. L'agent des pépiniéristes ne les acceptait pas. Nous ne pouvions courir le risque d'un contrôle qu'il n'effectuait pas d'ordinaire mais qui aurait pu faire apparaître notre déloyauté.

Nous n'avons jamais su pourquoi certains de nos noyaux, semblables alors à de rocailleuses coques de noix rouges, surna-

geaient. Peut-être étaient-ils fêlés, peut-être recélaient-ils, à l'intérieur de leur enveloppe de bois pierreux, la maigre vesce noire de la stérilité à la place de l'amande amère et crue de la crudité des feuillaisons... Ces feuilles amollies de soleil ou, le soir venant, raidies et crissantes dans leur dessin de verveine, comme elles étaient lointaines, alors, lointaines de moi !

Des arbres fins, dressés au milieu des champs et des vignes, leur ombre s'effritant sur les sillons, je ne récoltais que ce lourd nid de pierres : des pêchers, je ne recevais que les cailloux.

Une fois nos seaux écumés de leur flot-taison stérile, nous nous acheminions vers la maison de l'agent des pépinières. C'était déjà le soir. Lorsque mon camarade était très fatigué, il courait à petits pas. Les espadrilles ayant blessé ses pieds, il courait au-devant de sa brûlure. Je m'essouffais et nous nous injuriions. Le respect nous repossédait tout entiers devant la maison du marchand.

Nous le trouvions dans sa remise obscure où sa bicyclette brillait. C'était un gros homme aux cheveux gris coupés courts.

Nous l'appelions « Monsieur Andrieux ». Ses noyaux de pêches vendus, il plaçait des assurances qu'il portait enveloppées dans un morceau de toile cirée noire. Nous versions les noyaux sur une toile à sac. Il les comptait et les jetait dans un baquet de bois sur d'autres noyaux déjà vieux, blanchis comme par une longue succion ou une longue mer, un long séjour dans les ténèbres roulantes de l'eau. A travers l'ombre de la remise, à travers notre fatigue, à travers le jour d'été et notre pauvreté, les fruits étaient devenus des galets.

Nous attendions l'argent. Mon camarade se balançait d'une jambe sur l'autre, dévoré, je le devinais, sous la toile de ses espadrilles souillée de jus de pêche, de plaies sucrées. Monsieur Andrieux nous payait enfin : vingt-cinq sous le cent. Le porc, le fils de putain... Nous nous étourdissions, dans la rue, de nos insultes murmurées. Il fallait, pour rentrer, marcher longtemps encore dans la poussière du soir. A l'idée de repos, je fermais, tout en marchant, très fort les yeux comme si j'avalais une gorgée de vin pur.

Plus tard, la chaleur de minuit me trou-

nrf